LA CROIX
DE ROUBAIX-TOURCOING

XVIIe ANNÉE — N° 5695 — MARDI 5 JUIN 1900

5 CENTIMES — 41, Grande-Rue 41, — 15, Rue des Ursulines — 5 CENTIMES

Bureaux — LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 — (POUR PARIS 5, rue Bayard.

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef Suprême de la Patrie française.

LA JOURNÉE

Ce matin, M. Failliòres est parti pour Tourcoing où il est arrivé à 10 h. 45. M. Etienne, ministre de la Guerre, qui l'y avait devancé, a présidé dimanche la fête fédérale des Sociétés de gymnastique. MM. Léon Bourgeois et Doumergue ont assisté aux fêtes du centenaire de l'école de Châlons.

*

Mateo Morralès, l'anarchiste qui a lancé la bombe de Madrid, reconnu par un aubergiste aux environs de Madrid, s'est suicidé après avoir tué le garde-champêtre qui l'avait arrêté.

*

La police italienne a découvert plusieurs bombes dans un laboratoire anarchiste à Ancône.

*

Les attentats sacrilèges, destructions de croix, de calvaires, de statues, se multiplient de toutes parts, avec la complicité tacite ou avouée de ceux mêmes qui devraient les empêcher ou les réprimer.

*

Les catholiques de la Lozère sont très émus de la suppression de la procession traditionnelle en l'honneur de Saint-Privat, le 10 juin, à Mende.

*

Sans aucune intention de discussion, mais pour tenir l'opinion publique au courant, nous publions toute une série d'observations, notamment un document inédit, qui montrent les faiblesses de l'argument basé en faveur des « cultuelles françaises » sur les « cultuelles allemandes ».

*

Les mesures d'inspection prises à la suite du récent scandale de Chicago ont fait découvrir de nouvelles fraudes dans les beurres et dans les viandes.

D'accord avec l'administration des postes et télégraphes, pour mettre fin à des difficultés qui se reproduisaient fréquemment relativement à l'adresse des dépêches de nos correspondants, nous avons adopté une adresse télégraphique en un seul mot. Ce mot est **Croibayar.**

Désormais donc, nous prions nos correspondants de ne mettre comme adresse dans leurs télégrammes ni « Croix Paris » ni « Croix Bayard, 5, Paris », comme ils le faisaient jusqu'ici, mais d'adopter exclusivement la formule **Croibayar Paris.**

Nous profitons de l'occasion pour rappeler que nous avons trois numéros de téléphone, savoir :

Rédaction *(nouvelles à transmettre) :* 524-30.

Administration *(abonnements commandes, protections et toutes questions administratives) :* 524-45

Imprimerie et annonces : 556-32.

Et nous prions tous ceux qui désirent nous téléphoner de s'adresser au numéro du service avec lequel ils veulent communiquer. Nos services ayant une organisation tout à fait distincte, en ne demandant pas le numéro voulu, ils perdent du temps et ne peuvent pas recevoir la réponse désirée.

LANGAGES DIFFÉRENTS

Longtemps en France régna, le christianisme étant unanimement accepté, sinon pratiqué, une véritable unité morale.

Notre langue en fait foi. De même que les mots « lundi » et « mardi », (étymologiquement « jour de la Lune » et « jour de Mars »,) etc., rappellent l'époque où notre pays était païen, de même lorsque nous nous séparons en nous disant « à Dieu », lorsque nous désignons le jour du repos sous le nom de « dimanche », (étymologiquement « jour du Seigneur »,) lorsqu'on attache une « croix d'honneur » sur le poitrine des braves, lorsqu'on désigne une situation horrible par le mot « enfer », un séjour délicieux par celui de « paradis », on atteste que pendant des siècles entiers on pensait chrétien.

Mais de même qu'à Babel les langues se confondirent et les hommes cessèrent de se comprendre, de même sous les coups du protestantisme, du rationalisme, de l'agnosticisme, une partie de la France s'est révoltée contre le vérité séculaire. Il y a aujourd'hui deux Frances qui ne se comprennent plus.

Par là, nous n'entendons pas seulement qu'il existe, pour exprimer avec précision certaines vérités chrétiennes, une terminologie que beaucoup, à raison de leur peu d'instruction en ces matières, ne connaissent pas.

De même, en effet, que maint lecteur, même intelligent, ne saisit pas le sens exact des thèses scientifiques, du mécanisme industriel ou du langage sportif, de même maint chrétien a une instruction catholique insuffisante pour percevoir le sens rigoureux de certains mots théologiques exprimant les mystères.

Mais il y a plus. La négation religieuse a tellement pénétré notre société et elle exerce par répercussion une telle influence sur la masse de ces baptisés que la négligence et l'horrible esclavage du travail du dimanche détournent de toute pratique du culte, qu'une foule de Français vivent sans paraître se douter qu'il y a un au-delà, vérité fondamentale de laquelle dépend aussi bien toute orientation des vies individuelles que toute orientation des sociétés.

L'anarchie, le collectivisme, l'immoralité font dès lors des ravages rapides et effrayants. Quel frein peut arrêter les passions humaines déchaînées, lorsque disparaît la sanction éternelle, la seule absolument juste, universelle et redoutable?

Ce n'est pas tout encore.

Non seulement il y a dans notre société beaucoup d'incroyants, mais parmi les catholiques pratiquants eux-mêmes il s'est fait depuis un demi-siècle un redoutable travail de déchristianisation.

Nous l'avons bien vu ces jours-ci. Dans les discussions qui ont précédé et accompagné l'assemblée des évêques, que de catholiques ont tenu dans leurs entretiens ou leurs écrits un langage où, à côté des considérations de sagesse humaine et de prudence politique, on cherchait vainement l'ombre d'une pensée surnaturelle!

Et cependant l'Eglise a une histoire surnaturelle. Son chef, le Pape, est investi d'une autorité qui vient d'en haut. La Providence veille sur son œuvre. Le manquement à un devoir de conscience certain n'est jamais permis. Dieu sait tirer le bien du mal. L'épreuve a ses éventages, elle est parfois nécessaire pour vivifier les âmes. Les droits essentiels sont imprescriptibles.

Les évêques, eux, n'ont certainement pas perdu de vue ces principes supérieurs, mais dans les discussions extérieures, orales ou écrites, qui s'en souvenait?

Un grand journal écrivait même avec une mauvaise humeur marquée : « Les catholiques réclament candidement une philosophie à eux, une histoire à eux, une exégèse à eux ».

Non, non, nous nous contentons parfaitement des règles générales de toutes les sciences humaines.

Mais nous ne voulons pas qu'on pose comme principe de la philosophie l'inexistence de l'Etre supérieur qui a créé, qui gouverne et qui jugera les hommes.

Nous ne voulons pas que, d'un trait de plume, on supprime tous les siècles chrétiens et qu'on prétende nous faire accroire que, sous le règne florissant de saint Louis, tout était barbarie, et que, dans la barbarie moderne, tout est progrès.

Nous ne voulons pas que sous prétexte d'exégèse on supprime imperturbablement toutes les traditions pour leur substituer des explications misérables, sans preuves, qui varient à chaque saison.

Nous respectons tous les droits de la science. Mais nous prétendons que la science respecte les droits de la vérité.

Lorsque saint Paul prêchait à Athènes, on se moquait de lui en disant : « Que nous veut ce semeur de nouveautés? » Il continua comme ses frères son apostolat. Et le monde renonça peu à peu à ses folies enfantines du paganisme pour embrasser la vérité chrétienne.

Il est impossible de ne pas songer à cette vérité réconfortante en ces fêtes de la Pentecôte qui vient s'effectuer dans les apôtres une transformation si étonnante au point de vue de leur intelligence, de leur énergie et de leur puissance d'action. Quelle condamnation ce souvenir constitue pour les chrétiens si nombreux qui raisonnent sans tenir compte de l'intervention surnaturelle!

Pour nous, de même que nous croyons à la Résurrection et à la possibilité du retour pour les peuples égarés, de même nous croyons à le Pentecôte et à la puissance de la prédication en langage chrétien. Nous n'abaisserons le drapeau de la croix ni devant les attaques de l'impiété, ni devant les objurgations de la foule des demi-chrétiens que la vérité scandalise.

Les catholiques doivent aller parlant sans haine, sans provocation, sans faiblesse, et nous espérons que notre société paganisante reviendra un jour à le vérité dogmatique et morale, qui seule peut la sauver de l'universel désarroi et des cataclysmes menaçants.

FRANC.

IMPRESSION
SUR L'ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES

Voici l'impression de la rédaction de la Semaine religieuse de Paris, qui a pu approcher de très près les membres de l'assemblée :

Ce qui est certain, c'est que l'attitude grave et préoccupée des évêques, qui dénotait des hommes de raison et de devoir, habitués à traiter des questions de conscience avec une pondération et une sagesse qu'ils tiennent de leur longue expérience et des grâces de leur consécration, donnait d'avance de ses délibérations une très haute idée. On sentait que les ordinaires préoccupations de la politique n'avaient pas franchi le seuil de la salle où ils venaient d'entrer.

Pour eux, en effet, la question ne se posait pas, comme pour les hommes politiques, de savoir s'il serait opportun de créer des difficultés à un gouvernement hostile, dans l'espoir d'en tirer un plus grand bien, ou s'il valait mieux céder simplement à la tempête qui passe, en attendant des jours meilleurs.

La question était beaucoup plus haute, et bien plus angoissante. Les évêques, qui ont reçu de Dieu la charge de conduire l'Eglise, avaient à se demander s'ils pouvaient, oui ou non, orienter l'Eglise de France dans une voie nouvelle, le seule que le Parlement leur laissât ouverte et par où il prétendait la faire passer, si, de l'autre côté du détroit qu'on prétend lui faire franchir, elle retrouvera la pleine mer et surtout le souffle de Dieu, pour enfler ses voiles; ou bien si le parti qu'on lui propose n'équivaut pas, pour eux, à abandonner, plus ou moins, le gouvernail que Dieu leur a mis en mains.

Auprès de cela, les questions secondaires et matérielles pèsent bien peu de chose.

Gazette

FAISONS-NOUS COMPRENDRE!

Les « Nouvelles en trois lignes »... d'un de nos confrères, eux fils spécieux renommés, doivent plutôt effarer ses lecteurs.

Jugez-en par ces exemples :

— Au faîte de la gare d'Enghien, un peintre a été électrocuté. On entendit claquer ses mâchoires, et il s'abattit sur le marquise.

— Un lasso à la main et pluviant, Kieffer, de Montreuil, en deux ans interné trois fois, galopait. On perdit sa trace. Il se sera pendu.

La dernière est un chef-d'œuvre...

— Croyant reconnaître, hier, ses agresseurs de lundi, M. Liester, de Clichy, tira. Naturellement, un passant (M. Bardet) reçut la balle.

Et tous les jours on pourrait allonger la liste.

La concision est bien, confrère, mais la clarté vaut mieux.

POUR AVOIR DES LECTEURS

La concurrence entre journaux fleurit partout; en Bulgarie, elle revêt une forme particulièrement curieuse :

On cite une feuille, la *Vechterna Pochta*, qui donne à chaque abonné d'un semestre un chapeau de paille, s'il habite la campagne; une chaîne, un porte-cigarette et un calepin, s'il est citadin. Une dame qui s'abonne pour six mois se voit gratifiée de deux registres de ménage. Chaque soldat qui procure au journal dix abonnés reçoit des épaulettes nouvelles avec le numéro de son régiment; celui qui en procure vingt a droit à une paire de bottines d'une valeur de 40 francs. S'il apporte trente abonnés il sera habillé de neuf de la tête aux pieds. Aux anciens abonnés, qui renouvellent leur abonnement, on offre même des trains spéciaux!

Avec de pareils présents, les fautes d'orthographe sont permises aux rédacteurs et les coquilles à la composition.

LES FRUITS DE L'ARBRE

Le flot des suicides monte, monte toujours. Pour une seule commune d'un département de l'Est qui semblait réfractaire à cette folie, on nous signale neuf suicides en une semaine.

En cette saison de l'année où tout dans la nature est chant, poésie, lumière, ces actes de suprême lâcheté revêtent nous ne savons quel pénible caractère de lugubre désespoir, tant ils indiquent un dégoût profond de la vie et des hommes.

Les malheureux n'ont pas cru probablement au paradis terrestre des socialistes, et ils n'ont pas eu la pensée et le courage de relever la tête et de regarder un peu l'outre, le ciel du bon Dieu.

Ainsi les faits se chargent de démontrer avec une éloquence sinistre qu'il faut autre chose que des promesses mirobolantes, y compris les grands mots et les phrases creuses de la libre-pensée, pour que la vie vaille la peine de vivre.

Demande de Mgr l'évêque de Nancy

Mgr l'évêque de Nancy a demandé à MM. les ecclésiastiques et aux catholiques qui savent qu'on a fait afficher dans leur paroisse une gravure sous ce titre : *La récolte noire*, gravure suivie d'un texte dans lequel se trouvent ces mots : « Il faut du sang, il faut du sang ! » et qui accuse les deux vicaires, exécuteurs des hautes œuvres de l'évêque de Nancy, d'avoir fusillé un ouvrier dans la ville de Saint-Nicolas-du-Port, d'envoyer à l'évêché de Nancy une déclaration signée de plusieurs témoins ayant vu cette gravure et ce texte. »

EXPLOITS SACRILÈGES

A Saint-Thierry (Marne), des malfaiteurs ont brisé une croix déjà renversée dernièrement, et que le propriétaire sur le terrain duquel elle se trouve, M. Delaire, venait de faire réparer.

Une des dernières nuits, d'autres sauvages ont brisé deux statues à Alençon, et une croix de pierre à Damigny (Orne). Sept statues ou croix ont été ainsi abattues et brisées à Alençon, depuis environ un an.

Dans le même département, la nuit du samedi au dimanche de la Pentecôte, des vandales, restés naturellement inconnus, comme ceux dont nous mentionnons ci-dessus les hauts faits, ont renversé et brisé deux statues du magnifique calvaire de la paroisse Saint-Pierre à Séez, bénit cette année même, le jour de Pâques. Une autre statue de la très Sainte Vierge, placée dans une niche à une maison particulière, a été également jetée à terre et brisée. Brisée aussi une vieille croix de pierre à un kilomètre de la ville sur la route de Mortagne. Enfin une autre croix de pierre, sur le territoire de la paroisse d'Aunou-sur-Orne, à 4 kilomètres de Séez, a été abattue et les morceaux jetés sur la route de Courtomer!

En présence de ces sacrilèges, Mgr l'évêque de Séez n'a pu contenir son indignation. Le jour de la Pentecôte, à la grand'messe de la cathédrale, il a annoncé que le soir même une procession qui devait avoir lieu en l'honneur de Notre-Dame des Champs prendrait le caractère d'un acte de solennelle réparation. Il en a été ainsi. Plus de 2000 personnes ont pris part à cette manifestation, et bien des larmes ont coulé au pied du calvaire mutilé, où le prélat se fit l'interprète de la douleur de tous, et renouvela l'acte de consécration prononcé par les évêques français vendredi dernier à Montmartre.

CE SONT TOUJOURS LES AUTRES

L'anarchiste Moralès, dont la bombe a fait tant de victimes à Madrid, a été enfin découvert dans une auberge voisine de la gare de Torrejon de Ardoz. D'une balle il a tué le garde-champêtre Vega qui l'appréhendait, d'une autre il s'est suicidé.

Pour être logique avec elle-même, la *Lanterne* qui a dit, après le bombe de Madrid : « Ce sont les Jésuites qui ont fait le coup », ne doit pas hésiter à reprendre : « Ce sont les Jésuites qui ont assassiné Vega et suicidé Moralès. »

Et qu'on ne se hâte pas de rire ; l'absurdité de l'invention n'est qu'une pâle copie de l'absurdité du complot imaginé par M. Clemenceau. Ces absurdités deviennent un système de gouvernement. Avec ces absurdités-là on fait des élections. Avec ces absurdités-là on détourne le pays de ses amis et on le livre lâchement à ses ennemis.

Est-il donc plus absurde d'alléguer que les Jésuites, qui enseignent les commandements de Dieu : « Tu ne tueras pas et tu n'attenteras pas à tes jours » ont fabriqué la bombe de Madrid, qu'il fut absurde d'accuser des défenseurs de l'ordre social d'avoir participé aux grèves du Nord qu'ils déplorèrent et aux troubles de cette région, qu'ils condamnaient, les dénonçaient chaque jour à l'indignation publique ?

Également absurdes et également criminelles ces deux assertions.

Les excitateurs aux crimes, véritables auteurs des infâmes attentats qui désolent la France et l'Europe abondent; on les connaît, on les lit, on les entend, on les voit... Mais, hélas! aussi on les fréquente et on s'en sert. M. Combes les fit même entrer dans sa majorité parlementaire. Et c'est pourquoi on ne veut ni les connaître, ni les voir, et on accuse de leurs crimes les innocents.

On les juge donc bien monstrueux, leurs crimes, qu'on ne recule pas devant le nouveau crime d'en accuser des innocents pour laver les coupables!

— Ce ne sont pas les criminels qui commettent les crimes, ce sont les autres, et, dès qu'un crime est perpétré, ce ne sont pas les criminels qu'on recherche, ce sont les autres. Le procédé est devenu, je le répète, système de gouvernement.

La magistrature commence à s'en faire complice. Elle laisse échapper les criminels et juge gravement et sévèrement les autres, comme si l'accusation était sérieuse, et elle prête ainsi son sceau au « fait du prince ». A peine s'en cache-t-elle, puisqu'il lui arrive d'introduire des considérants politiques dans ses jugements de condamnation. Si d'aventure elle a mal interprété la volonté gouvernementale, elle s'empresse de rectifier la sentence qui l'a contrariée. On se rappelle, à Lorient, la rectification du sursis appliqué au jugement qui coudamnait des émeutiers révolutionnaires sans sursis.

Le même fait vient de se produire à Saint-Claude, où les condamnés sans sursis de la veille ont été mis en liberté le lendemain. Pour ceux-ci le sursis est de règle intangible. Pour les autres, il est hissé du Code. Pauvre M. Bérenger, s'il s'était attendu à ce que son initiative généreuse fût ainsi dénaturée; travestie et avilie! s'il s'était attendu à ce qu'elle devînt un instrument monstrueux des passions politiques les plus perverses et les plus haineuses!

Qu'un ministre agisse contre la justice, c'est affaire à sa seule conscience, puisqu'il est personnage politique et qu'un membre du Parlement a osé poser en axiome : en politique il n'y a pas de justice; mais qu'un magistrat, qui n'est pas personnage politique, qui est placé en dehors et au-dessus de la politique, qui a pour haute mission de rendre la justice, qu'un magistrat juge de telle sorte que le justiciable soit autorisé à dire : en justice il n'y a pas plus de justice qu'en politique: voilà ce qui constitue pour les vieux amis de la magistrature le plus douloureux des scandales, et pour la société française le plus redoutable des périls!

J. B.

L'ATTENTAT DE MADRID

DÉNOUEMENT DU DRAME

SUICIDE DE L'ASSASSIN

Le drame de Madrid a eu un dénouement inattendu. L'assassin, Mateo Moralès, qui avait pu échapper à la police, est allé se faire prendre dans un village à 20 kilomètres de Madrid. Un aubergiste, avisé, l'a reconnu et fait poursuivre. Malheureusement, avant de se tuer, il a fait une victime de plus dans la personne du garde-champêtre qui l'avait arrêté et avait commis l'imprudence de ne pas le désarmer.

Voici la série de télégrammes qui sont parvenus successivement à Paris hier dans la soirée et la nuit et qui font connaître l'événement.

Premier télégramme

Madrid, 3 juin. — Hier, à 7 h. 1/2, un jeune homme que l'on a reconnu ensuite pour être Mateo Moralès, a tué d'un coup de feu un agent de police, à Torrejon, sur la route d'Alcala, à 25 kilomètres de Madrid, puis s'est suicidé.

Voici les détails qui sont signalés officiellement : un homme, habillé de vêtements d'ouvrier tout neufs, entra dans un cabaret où il demanda à quelle heure partait le train de Barcelone. Puis il soupa.

Un garde-champêtre du nom de Vega s'aperçut de la ressemblance entre cet homme et le signalement de Moralès, qui avait été publié, et, lorsque l'ouvrier quitta le cabaret, il l'arrêta et lui demanda ses papiers. L'homme sortit immédiatement un gros revolver neuf du meilleur modèle, tua Vega, puis se suicida en se tirant une balle dans le cœur.

L'arrestation

Madrid, 3 juin. — La petite auberge dont le propriétaire a conçu des soupçons sur l'identité de Moralès est connue sous l'enseigne de « Ventorro de los Israelitas ». Elle est uniquement fréquentée par des muletiers, et se trouve près de la gare de Torrejon de Ardoz.

Moralès avait mangé un plat de morue et bu une demi-bouteille de vin. Mais, troublé par la curiosité des personnes qui étaient dans l'auberge, Moralès paya la dépense qu'il avait faite et sortit, lorsqu'un garde-champêtre nommé Fructueso Vega, lui demanda ses papiers d'identité. Moralès répondit avec calme qu'il les avait perdus, mais qu'il pouvait facilement prouver son identité.

Il offrit d'aller au bourg afin de télégraphier à Madrid si le garde le jugeait nécessaire. Le garde accepta et ils se dirigèrent tous les deux vers le bourg. Quelques minutes après, deux détonations retentirent, et les gens de l'auberge, se précipitant dans le chemin pris par Moralès et le garde, y trouvèrent les deux cadavres étendus sur la chaussée. Le garde avait la tête fracassée par une balle entrée par l'œil droit. La mort avait été instantanée.

Moralès avait la poitrine traversée par une balle dans la région du cœur. Il tenait encore à la main un revolver à sept coups (système Browing), dont deux cartouches étaient vides.

L'identité

Madrid, 3 juin. — L'identité de Moralès a été établie à première vue, et l'ordre a été donné de transporter son cadavre à Madrid. On a trouvé, caché dans le vêtement de Moralès, un récépissé du chemin de fer de Portugal, relatif à un paquet dont on ignore le contenu.

Enlèvement du cadavre

Madrid, 3 juin. — Le nom de l'homme qui s'est suicidé à Torrejon de Ardoz est Moralès.

FEUILLETON DU 5 JUIN 1900 — 40 —

LES BANDITS DE L'OCÉAN

PAR

TROISIÈME PARTIE

FRANCE, TOUJOURS!

I

LA CHAUMIÈRE AUX COMPLOTS

Ils étaient trois hommes, causant dans la salle basse d'une petite maison, trois hommes venus là, l'un après l'autre, sans bruit, pour ne pas éveiller les soupçons.

Au dehors, Saint-Trojan — la jolie station balnéaire d'Oléron, — vivait bruyamment de tous ses baigneurs éparpillés pour boire l'air de la nuit. Dans le forêt, ou long des sentiers faciles, et surtout sur la grande route si noire de l'Océan sauvage, tout ce monde [illegible] des soirs tièdes qui tombait des hautes ramures.

Elle est droite et large cette artère qui relie les deux côtes, allant des rives calmes du détroit jusqu'aux bords ravagés de la mer folle aux plages infinies; elle est si majestueuse, s'allongeant au milieu des dunes tranchées en murailles, qu'on dirait une avenue superbe dont les arbres cachent de somptueuses demeures.

Un bruissement très doux de voix montait comme un murmure. Les ombres passaient, laissant après elles comme une traînée de bonheur sans trouble. Rien de tumultueux ni de tourmenté comme à Royan où se déverse pour quelques semaines tout l'existence agitée de Paris, — le Paris des fièvres et des intrigues.

On sentait que tous ces promeneurs du grand air sans bruit connaissaient le prix de la vie sans secousse et se hâtaient d'en aspirer longuement toute la saveur douce.

Tandis que les heureux sans souci venaient s'épanouir à la grande joie du soir, dans la maisonnette isolée, sous le toit bas et lourd, comme affaissé pour couver la trahison, sir Moocher, Larcourt et un agent britannique causaient du grand événement, de la trouvaille fabuleuse du *Gaion d'Or*.

La maison était coutumière de pareils rendez-vous. Des intrigues ténébreuses s'y étaient nouées jadis, lors de Fechode. La s'étaient réunis les espions envoyés sur nos côtes pour étudier les points abordables et jalonner soigneusement le marche future des compagnies de débarquement.

Elle était occupée d'ordinaire par un homme veuf on ne savait d'où, exerçant quelqu'un de ces métiers ayant débité qui cachent toujours des besognes suspectes. [illegible] le petite ville, il passait pour un étranger louche auquel on ne saurait accorder ni estime, ni confiance.

C'était là que Moocher se réfugiait la nuit pour comploter à son aise et sans se montrer, car le terrible menace de Jean le Kentait affreusement. Il ne voulait pas abandonner sa proie : le monceau d'or trouvé à le côte par un hasard inexplicable. Il s'y cramponnait maintenant de toute l'énergie de son âme aperçue. Mais il lui semblait que devant cette fortune, qui était pour lui le salut, un spectre veillait, un fantôme vengeur : celui de l'homme jadis précipité dans la Bidassoa par ses ordres, revenu bien vivant pour lui soustraire les millions du château de Font-Aulede, apparaissait de nouveau à deux ans de distance, obstacle formidable qu'il était impossible de franchir, accusateur terrible qui pouvait le perdre.

Cet or que lui et sa fille avaient découvert, ils le surveillaient jalousement, car il était bien à eux. C'était bien le père et le fille qui avaient cherché une dernière fois le chance problématique et l'avaient trouvée. Seulement, comme il leur était impossible d'agir par eux-mêmes, ils avaient choisi Larcourt comme mandataire.

Réunis ce soir-là dans la maison de l'étranger, ils discutaient des moyens pratiques pour arracher à la dune, puis emporter le pesant trésor.

Moocher était inquiet, s'agitait sur sa chaise, craignant pour son larcin, redoutant les adversaires qui devait encore veiller.

— S'ils savaient..... et ils savent, j'en suis sûr, disait-il, et s'ils allaient nous soustraire le fruit de nos recherches; si cet [illegible] s'acharne à nous barrer toutes les routes, trouvait un moyen!

Larcourt sourit; la crainte lui semblait enfantine.

— Vous avez l'air d'ignorer, dit-il, qu'il faut d'énormes forces combinées pour sortir du sable où elles sont enlisées les caisses de fer qui renferment le précieux chargement du *Gaion d'Or*?

— Ils ont l'audace de tout tenter, soupira l'Anglais. Et si, ayant appris notre trouvaille, ils dévoilaient le secret et nous dénonçaient comme pilleurs de biens appartenant à l'Etat?

Larcourt sourit encore. Décidément, il trouvait que Moocher avait baissé. Jean lui-même, s'il eût entendu ces raisonnements bizarres, n'eût pas reconnu dans le père d'Ellen le Meinbloch de Saint-Sébastien.

— Nous dénoncer? fit Larcourt..... à quoi cela les avancerait-il? Comme nous ils veulent le trésor. Ils ont encore l'espoir; en dévoilant le secret, ils se perdraient en nous perdant. Non! je les connais. A cette heure, ils doivent tramer quelque mauvais coup contre nous. C'est la guerre déclarée; seulement, la guerre en secret, la bataille terrible en milieu de gens qui ne soupçonnent rien. Allez donc dire aux baigneurs de Saint-Trojan que là, sur cette côte dont ils voient la pointe sablonneuse, il y a un monceau d'or gros comme cette maison. Ils en riraient. La lutte n'en est pas moins terrible. Heureusement nous avons toutes les bonnes chances pour nous. Depuis cinq jours, j'ai bien travaillé. M. Moocher et vous, me devez de grosses obligations. Rassurez-vous! nous ne volerons rien à l'Etat français..... Nous sommes en règle..... la dune du *Gaion d'Or*..... ce bout de terre aride..... ce monceau de sable [illegible] godlands et des mouettes..... ce terrain vague est à nous..... je l'ai acheté.....

— Acheté? s'écria Moocher,..... à qui?

— A l'administration maritime.

— Mais les fonds pour cet achat?....

Larcourt montra le représentant de la Société biblique, personnage taciturne qui, depuis le commencement de l'entretien, s'était contenté de caresser doucement ses favoris.

— Monsieur pourrait vous dire où j'ai pris la somme nécessaire.

Le prédicant s'inclina sans dire un mot.

— Cependant, objecta sir Moocher, ce marché, qui est un trait de génie dont je vous félicite, ne supprime pas les difficultés. Comment pourrez-vous enlever la masse lourde et volumineuse qui représente le trésor?

— Je n'ai pas acheté ce terrain en mon nom, expliqua Larcourt; c'eût été invraisemblable : nous avons formé une Société. Vous ignorez peut-être que la forêt de la Coubre est le centre d'une industrie dont l'Angleterre est le principale cliente : les troncs de pins utilisés comme poteaux de mines. Or, il y a quelques années, une Société de propriétaires s'est formée pour exploiter ce genre de commerce. La baie du *Gaion d'Or* garde encore le trace des appontements établis pour le transport et l'embarquement sur des navires frétés tout exprès. Le fait s'était déjà produit, personne ne pourra s'étonner qu'une Société nouvelle en soit fondée pour le même but. C'est décidé; avant deux jours, des ouvriers vont planter des pieux sur la dune, bâtir un pont volant qui se prolongera de vingt mètres dans la passe, former un embarcadère où le navire

— Le navire? interrogea sir Moocher, pour qui toutes ces choses étaient des révélations.

— Oui, sourit Larcourt, un vapeur destiné à transporter en lieu sûr l'énorme trésor que nous finirons d'arracher à la dune sauvage.

— Trésor immense! dit le prédicant.

— Fabuleux! accentua Larcourt.

Il y eut un moment de silence. Chacun pensait aux statues d'or, à ces géants aux vieillards, façonnés par quelque artiste ancien le précieux métal comme nos statuaires pétrissent l'argile.

Quelle audace celle où les conquérants de la mystérieuse fortune, s'étaient rendus à la pointe désormais célèbre. Des hommes avaient été postés dans la forêt, de véritables bandits, avec la consigne d'empêcher les surprises.

Sur la dune, Moocher, Ellen, Larcourt et l'agent qui ne les quittait plus étaient rangés en cercle, autour du trou béant qui s'agrandissait.

Des pics avaient débloyé le terrain, bouleversé le sable, mais à un des coffres énormes longs de quatre mètres. Ces coffres étaient de fer, mais l'eau salée en avait aminci les parois, les avait rendues malléables et facile à détruire.

(A suivre.)

RENÉ GARIL.

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)

Le Catéchisme en images
COLLECTION VRIGUX